

Jodelle et Plutarque

Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Jodelle et Plutarque. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°42, janvier 1934. pp. 36-52;

doi : 10.3406/bude.1934.5952

http://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1934_num_42_1_5952

Document généré le 17/03/2016

JODELLE ET PLUTARQUE

Dans une étude publiée en 1904, par la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (pp. 541 sqq.), M. Lanson a réuni des textes pour illustrer l'idée que l'on se faisait en France de la tragédie pendant la première moitié du xvi^e siècle. Le premier article de cette poétique, rédigée, non par des poètes, mais par des humanistes et des traducteurs, c'est que la tragédie est historique : à la comédie sont réservés les personnages et les événements fictifs. Je ne crois pas qu'on ait jamais souligné le scrupule avec lequel Jodelle s'est plié à cette règle. Tous les faits qui sont mentionnés dans *Cleopâtre captive* viennent de la *Vie d'Antoine*, presque sans additions. *Cleopâtre* est une œuvre dont la structure a été étudiée plus soigneusement que le contenu. De plus, notre Jodelle n'est pas un assez grand seigneur pour que l'on prenne la peine d'éditer son Plutarque, comme on a fait pour celui de Shakespeare, avec des astérisques pour signaler les emprunts littéraires et des croix pour les imitations de passages¹. Cependant, si l'on veut bien rapprocher étroitement la tragédie et la *Vie d'Antoine*, on fera plusieurs constatations qui ne manquent pas d'intérêt.

La première est que Jodelle avait un sens historique profond et juste, qui le conduit droit, dans Plutarque, à ce qui est important et caractéristique. Il inscrit les faits avec une exactitude scrupuleuse, sans y ajouter, sans les modifier.

1. Tucker Brooke, *Shakespeare's Plutarch*.

D'autre part, son invention scénique est à peu près nulle. Il n'y a que deux grandes scènes dans la tragédie. La conversation avec Octavian, qui se termine par la dispute avec Selcuc, tient tout le troisième acte : le thème en est entièrement donné par Plutarque. La déploration auprès du tombeau d'Antoine, qui occupe le quatrième acte, est traduite presque littéralement de Plutarque. Malgré le peu d'événements qui occupe le champ, on n'a jamais une impression de vide, tant l'arrière-plan est solidement construit, tant l'ambiance donne une impression d'exactitude et de véracité.

Le premier acte s'ouvre par un monologue de l'ombre d'Antoine qui s'accuse des fautes dont il est puni aujourd'hui : idée étrangère à Plutarque, mais nourrie de détails pris à Plutarque. Ainsi, Antoine a eu tort d'écouter Cléopâtre et de livrer bataille sur mer à Actium (62, 1), Cléopâtre ne songeait qu'à se réserver un moyen de fuir (63, 5). Au conseil d'état-major, Canidius insiste auprès d'Antoine pour que l'on combatte sur terre (63, 3) ; un vétérans l'en adjure au moment où on l'embarque malgré lui (64, 1-2). Même insistance chez Jodelle :

Me voilà jà croyant ma royne, ains ma ruine,
Me voilà bataillant en la plaine marine,
Lorsque plus fort j'estois sur la solide terre ;
Me voilà jà fuyant, oublicux de la guerre,
Pour suivre Cleopatre, en faisant l'heur des armes
Ceder à ce malheur des amoureux alarmes...

dit l'Ombre d'Antoine, et dans la scène suivante, Cléopâtre s'accuse pareillement :

Pourrois-je oublier mille et mille et mille choses,
En qui l'amour pour moy a ses paupières closes...
... En cela que pour moy il voulut faire guerre
Par la fatale mer, estant plus fort en terre ?
En cela qu'il suivit ma nef au vent donnée,
Ayant en son besoin sa troupe abandonnée ?

1. Je cite d'après l'*Ancien théâtre français*, t. IV.

Antoine fuit pour suivre Cléopâtre et, en Alexandrie, se grise de plaisirs avec elle :

Me voylà dans sa ville ou j'ivrongne et putace,
Me paissant de plaisirs, pendant que César trace
Son chemin devers nous...

C'est la traduction de 71, 2 : ἀναληφθεὶς δὲ ὑπὸ Κλεοπάτρας εἰς τὰ βασιλεία πρὸς δεῖπνα καὶ πότους καὶ διανομὰς ἔτρεψε τῆς πόλιν.

Le récit de la mort d'Antoine suit Plutarque presque mot à mot (76, 5 et 77, 1-3).

Poussant mon espée
Au travers des boyaux, en mon sang l'ay trempée,
Me donnant garison par l'outrageuse playe...
..... un empereur Antoine,
Que, j'à frappé à mort, sa miserable royne,
De deux femmes aidéc, angoisseusement pallé,
Tiroit par la fenestre en sa chambre royale.
Cesar mesme n'eust peu regarder Cleopatre
Couper sur moy son poil, se deschirer et battre,
Et moy la consoler avecques ma parole...

Dans la seconde scène, particulièrement riche, Cléopâtre récapitule les griefs qu'Antoine, par amour pour elle, a laissé accumuler contre lui :

Ha, dieux, pourrois-je traire
Hors de mon cœur le tort qu'alors je lui peu faire,
Qu'il me donna Syrie, et Cypres, et Phenice,
La Judée embasmée, Arabie et Cilice,
Encourant par cela de son peuple la haine...
..... Pour moy seule il souffrit des Parthes la repousse
Qu'il eust bien subjugué et rendus à sa Romme,
Si les songears amours n'occupoyent tout un homme,
Et s'il n'eust eu desir d'abandonner sa guerre
Pour revenir soudain hyverner en ma terre.
Ou pourrois-je oublier que, pour ma plus grand gloire,
Il traîna en triomphe et loyer de victoire
Dedans Alexandrie, un puissant Artavade,
Roy des Arméniens, veu que telle bravade
N'appartenoit sinon qu'à sa ville orgueilleuse,
Qui se rendit alors d'avantage haineuse ?

Ceci rapproche des événements qui, chez Plutarque, sont dispersés. Le premier, Cléopâtre recevant d'Antoine des royaumes en Orient, n'est pas emprunté à la scène théâtrale du « partage d'Alexandrie » (διανέμησιν... τραγικὴν καὶ ὑπερήφανον καὶ μισορρώμαιον φανεῖσαν, 54, 3)¹. Ce partage concerne surtout les enfants de Cléopâtre. Jodelle, qui les mentionne à peine et ne les met pas en scène, traduit ici un passage de Plutarque qui se place entre le mariage avec Octavie et la guerre des Parthes. Cléopâtre est venue rejoindre Antoine en Syrie : ἐλθούσῃ δὲ χαρίζεται καὶ προστίθῃσι μικρὸν οὐδὲν οὐδ' ὀλίγον, ἀλλὰ Φοινίκην, κοίλῃν Συρίαν, Κύπρον, Κιλικίας πολλήν· ἔτι δὲ τῆς τε Ἰουδαίων τὴν τὸ βάλσαμον φέρουσαν καὶ τῆς Ναβαταίων Ἀραβίας ὅση πρὸς τὴν ἐκτὸς ἀποκλίνει θάλασσαν. αὗται μάλιστα Ῥωμαίους ἠνίασαν αἰ δωρεαί (36, 2).

Le récit de la guerre des Parthes chez Plutarque est dominé par l'idée que toutes les fautes d'Antoine viennent de sa hâte à rentrer en Égypte. Il commence la guerre trop tôt (37, 4), au lieu d'hiverner en Arménie comme il aurait dû le faire (38, 1) et n'entrer en Médie qu'au printemps ; il laisse derrière lui, pour aller plus vite, d'utiles machines de guerre (38, 2), il s'expose à la famine pendant le rude hiver parthe (40, 1). C'est sa hâte enfin qui lui fait abandonner tant de malades et de trainards (51, 1).

L'épisode d'Artavade vient à la fin de la guerre parthe (50, 4). Jodelle, en le mentionnant, se borne à traduire Plutarque : δέσμιον [Ἀρταουάσδην Ἀντώνιος] καταγαγὼν εἰς Ἀλεξάνδρειαν ἐθριάμβευσεν. ᾧ μάλιστα Ῥωμαίους ἐλύπησεν.

Après ce résumé remarquablement intelligent, qui condense en 25 vers 14 chapitres de la *Vie d'Antoine*, Cléopâtre continue :

... pour cet amour mienne

On luy veit delaisser l'Octavienne sienne,

puis elle rappelle la faute d'Actium. Ce long monologue

1. C'est la scène que raconte César dans *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare (III, 6).

n'est pas ennuyeux un instant, parce qu'il est nourri de toute la substance psychologique accumulée dans le récit de Plutarque. Il se termine par une évocation de la mort d'Antoine qui complète celle de la première scène en donnant les détails qui ont pu être vus par Cléopâtre :

..... feignant estre preste à m'occire,
Ce pitoyable mot soudain je luy feis dire.
Oh ciel ! faudra-il donc que, Cleopatre morte,
Antoine vive encor ? Sus, sus, page, conforte
Mes douleurs par ma mort. Et lors voyant son page
Soy mesme se tuer : Tu donnes tesmoignage
O eunuque (dit-il) comme il faut que je meure !
Et, vomissant un cry, il s'enferra sur l'heure.

C'est abrégé de Plutarque, 76, 3 à 5, avec deux légères modifications. Dans Plutarque, Cléopâtre fait annoncer qu'elle est morte en effet : précaution contre la fureur d'Antoine ? coquetterie suprême, pour voir ce qu'Antoine fera ? ou bien défaillance après une résolution sincèrement prise ? Jodelle, qui fait parler la reine, est bien obligé de proposer une explication : il indique qu'elle n'était pas réellement décidée à mourir. Cela cadre avec ce qu'il dira dans la scène suivante de la coquetterie de Cléopâtre. Quant à faire d'Éros un eunuque, c'est une absurdité dont Jodelle seul est responsable ¹.

Le second acte est une scène entre Octavian, Agrippe et Proculée, où des lieux communs sur la fragilité de la fortune se croisent avec des détails d'une vérité frappante, pris à Plutarque. Lorsqu'Octavian dit :

Mais je me voy souvent en lieu secret
Pour Marc-Antoine estre en plainte et regret,
Qui aux honneurs receus en nostre terre,
Et compagnon m'avoit esté en guerre,

1. Il est possible que Jodelle ait lu Dion Cassius lequel (51, 10), racontant la mort d'Antoine, dit quelques lignes plus haut que Cléopâtre s'est enfermée dans le tombeau avec deux femmes et un eunuque.

Mon allié, mon beau frère, mon sang,
Et qui tenoit ici le mesme rang
Avec Cesar,

C'est simplement la mise en discours direct de 78, 2 :
ἐνδοτέρω τῆς σκηνῆς ἀποστάς [Καῖσαρ] ἀπεδάκρυσεν ἄνδρα κηδέ-
στην γενόμενον καὶ συνάρχοντα καὶ πολλῶν ἀγώνων καὶ πραγ-
μάτων κοινωνόν.

Agrippe répond en énumérant les prodiges qui eussent dû avertir Antoine. C'est la traduction à peu près littérale de 60, 2-3. Je mets en italiques ce qui ne vient pas de Plutarque.

Ne veit-on pas Pisaure l'ancienne
Prognostiquer la perte Antonienne,
Qui, de soldats Antoniens armée
Fust engloutie et dans terre abysmée ?
Ne veit-on pas dedans Albe une image
Suer longtemps ? Ne veit-on pas l'orage
Qui de Patras la ville environnoit,
Alors qu'Antoine en Patras sejournoit ?
Et que le feu qui par l'air s'eclata
Heraclion en pièces esclata ?
Ne veit-on pas alors que, dans Athènes,
En un theatre on luy monstroit les peines
Où pour neant les serpens-piés se mirent,
Quand aux rochers les rochers ils joignirent ?
Du Dieu Bacchus l'image en bas poussée
Des vents, qui l'ont comm'à l'envi cassée,
Veu que Bacchus un conducteur estoit
Pour qui Antoine un même nom portoit ?
Ne veit-on pas d'une flame fatale
Rompre l'image et d'Eumène et d'Atale.
A Marc-Antoine en ce lieu dédiées ¹.
*Puis maintes voix fatalement criées,
Tant de gesiers et tant d'autres merveilles,
Tant de corbeaux et senestres corneilles,
Tant de sommets rompus et mis en poudre,
Que monstroyent-ils, que ta future foudre,*

1. A Marc-Antoine s'explique peut-être aussi par traduction latine : *colossos Antonio transcriptos*.

Qui ce rocher devoit ainsi combattre ?
Qu'admonestoit la nef de Cleopatre,
Et qui d'Antoine avoit le nom par elle,
Ou l'hirondelle exila l'hirondelle ;
Et toutefois, en sillant leur lumière.
N'y voyaient point ce qui suivoit derrière ?

On voit à quel point la forme, chez Jodelle, doit à Senèque, dès qu'il n'a plus, pour le guider, le texte étroitement suivi de Plutarque. Et l'on se demande, en lisant ce passage, si des auditeurs qui ne connaissaient pas la *Vie d'Antoine* pouvaient comprendre la portée des détails, par exemple l'épisode des hirondelles. Les vers :

Veu que Bacchus un conducteur estoit
Pour qui Antoine un même nom portoit

sont à peu près incompréhensibles sans le grec : προσωκείου
ἐαυτὸν Ἀντωνίος... Διονύσω κατὰ τὸν τοῦ βίου ζῆλον (60, 3).

Ils s'expliquent peut-être par l'influence d'une traduction latine : *Bacchum ducem vitae habebat Antonius*, dit la version de 1548.

Proculée prend la parole pour faire le récit qui est dans le soixante-dix-neuvième chapitre de la *Vie d'Antoine* :

Sçavez-vous pas, lors que nous echellasmes,
Et que par ruse en sa court nous allasmes,
Que tout soudain qu'en la court on me veit,
En s'ecriant une des femmes dit :
O pauvre royne ! es-tu donc prise vive,
Vis-tu encor pour trespasser captive ?
Et qu'elle ainsi, sous telle voix ravie,
Vouloit trancher le filet de sa vie
Du cimenterre à son costé pendu,
Si, saisissant, je n'eusse deffendu
Son estomach jà desjà menassé,
Du bras meurdrer à l'encontre haussé ?
Sçavez-vous pas que, depuis ce jour mesme,
Elle est tombée en maladie extrême,
Et qu'elle a feint de ne pouvoir manger,
Pour par la faim à la fin se renger ?
Pensez-vous pas qu'outre telle finesse,
Elle ne trouve à la mort quelque adresse ?

Les six derniers vers sont traduits de 82, 1 : πυρέτων ἐπιλαβόντων ἠγάπησε τὴν πρόφασιν, ὡς ἀφεξομένη τροφῆς διὰ τοῦτο καὶ παραλύσουσα τοῦ ζῆν ἀκωλύτως ἑαυτήν.

Agrippe conseille alors de ménager Cléopâtre si l'on ne veut pas qu'elle se tue avant le triomphe, et il détourne Octavian de combattre Antoine en lui rappelant les mesures impopulaires qu'il a dû prendre à cause du rebelle :

Te souvient-il que, pour dresser ta guerre,
Tu fus hay de toute nostre terre,
Qui se piquoit, mutinant contre toy,
Et refusoit se courber sous ta loy
Lorsque tu prins, pour guerroyer Antoine,
Des hommes francs le quart de patrimoine,
Des serviteurs la huictième partie
De leur vaillant, tant que, j'à divertie,
Presque s'estoit l'Italie troublée ?

traduction presque littérale de 58, 1 : τοὺς ἀνθρώπους ἐλύπουν αἱ τῶν χρημάτων εἰσπράξεις· ἀνγκαζόμενοι γὰρ οἱ μὲν ἄλλοι τὰ τέταρτα τῶν καρπῶν, οἱ δὲ ἐξελευθερικοὶ τῶν κτημάτων αὐτῶν τὰς ὀγδόας ἀποφέρειν κατεβῶν αὐτοῦ, καὶ ταραχαὶ κατεῖχον ἐκ τούτων ἄπασαν τὴν Ἰταλίαν.

Antoine a excité les Romains en se servant du nom de Lépidé :

Mais quelle estoit sa peine redoublée,
Dont il taschoit embraser les Rommains,
Pour ce Lepide exilé par tes mains.

C'est le troisième des griefs d'Antoine contre Octave, formulé 55, 1.

Enfin, Antoine a fait contre Rome une coalition de rois :

Le roy Bocchus, le roy Cilicien,
Archelaüs, roy Capadocien,
Et Philadelphe, et Adalle de Thrace,
Et Mithridate...

C'est mot pour mot l'énumération de 61, 1-2, reprise aussi par Shakespeare (III, 6).

Le troisième acte est occupé par la scène qui est racontée

dans le quatre-vingt-troisième chapitre de la *Vie d'Antoine*, mais Jodelle y insère des arguments pris dans d'autres passages, sans briser du reste le cadre de ce tableau fameux. Cléopâtre montre à Octave

ces deux mammelles,
Qu'ores tu vois maigres et déchirées,
Et qui seroient de cent coups empirées...

(ἦν δὲ πολλὰ καὶ τῆς περὶ τὸ στέρνον αἰκίας καταφανῆ, 83, 1).

Elle essaie de rejeter toute la responsabilité des événements sur Antoine :

Quant est de moy, en mes fautes commises,
Antoine estoit chef de mes entreprises,

(ἤψατο μὲν τινος δικαιολογίας εἰς ἀνάγκην καὶ φόβον Ἄντωνίου τὰ πεπραγμένα τρεπούσης, 83, 2).

Comme dans Plutarque, Octavian proteste. Il lui montre qu'elle dominait Antoine au point de lui avoir fait oublier Octavie. Ici Jodelle est obligé de revenir en arrière ; je passe simplement quelques vers de remplissage :

Pourriez-vous bien de ce vous garentir
Qui fit ma sœur hors d'Athènes sortir,
Lorsque, craignant qu'Antoine, son espoux,
Plus se donnast à sa femme qu'à vous = Plut., 53, 1.
Vous le paissiez de ruse et de finesses,
De mille et mille et dix mille caresses ?
Tantost au lict exprès emmaigrissiez,
Tantost par feinte exprès vous pallissiez,
Tantost vostre œil vostre face baignoit
Dès qu'un ject d'arc de lui vous esloignoit¹... = Plut. 53, 4.
..... Mesme attirant vos amis et flatteurs,
Pour du venin d'Antoine estre fauteurs,...
..... Quoi, disoient-ils, estes vous l'homicide
D'un pauvre esprit qui vous prend pour sa guide ?...
..... Octavienne a le nom de l'espouse,
Et ceste-ci, dont la flame jalouse

1. Contre-sens évident pour traduire τὸ δὲ βλέμμα προσιόντος ἐκπεπληγμένον ἀπερχομένου δὲ τηρόμενον... ὑπεφαίνετο. Jodelle paraît avoir confondu βλέμμα et βλήμα.

Empesche assez la viste renommée,
Sera l'amie en son pays nommée :
Ceste divine, à qui rendent hommage
Tant de pays joints à son héritage..... = Plut., 53, 4-5.

Dont la flame jalouse empesche assez la viste renommée ne serait guère compréhensible sans le texte grec, qui du reste n'explique pas la bizarrerie de l'expression. τοῦνομα τοῦτο μὴ φεύγειν μήδ' ἀπαξιοῦν (53, 5), dit Plutarque et une version latine de 1548 : *neque hoc nomen fugere neque erubescere, modo aspicere ipsum atque unà esse liceat*. Jodelle doit vouloir dire : « son amour lui fait oublier le soin de sa gloire ».

Octavian continue en mentionnant l'épisode du testament déposé chez les Vestales. Je cite le passage parce que c'est peut-être le seul endroit où l'insertion est faite maladroitement :

Que diriez-vous du tort fait aux Romains,
Qui s'enfuyoient secrettement des mains
De vostre Antoine, alors que vostre rage
Leur redoublait l'outrage sus l'outrage ?
Que diriez-vous de ce beau testament
Qu'Antoine avoit remis secrettement
Dedans les mains des pucelles Vestales ?

Plutarque mentionne Titius et Plancus (58, 2 : ὑπὸ Κλεοπάτρας προπηλακίζόμενοι) uniquement parce qu'ils ont révélé le contenu du testament d'Antoine. C'est peut-être la traduction latine, qui met *multis contumeliis a Cleopatra affecti*, qui a amené Jodelle à donner tant d'importance aux « outrages ». Mais il n'a pas vu que le détail, tel qu'il le présente, se relie mal à l'ensemble du texte.

Vient alors la scène la plus mouvementée de toute l'œuvre : Séleuque trahit Cléopâtre en révélant qu'elle a dissimulé une partie de ses trésors. La reine, furieuse, bat Séleuque et Octavian les sépare. Elle proteste que les bijoux cachés sont réservés à Octavie et à Livie. Tout cela est emprunté à Plutarque, 83, 3-6. Mais, ce qui est de Jodelle et qui est très beau,

c'est le dialogue entre le chœur et Seleuque désespéré « d'avoir blessé sa royne et sa maîtresse ».

L'acte IV est pris au chapitre LXXXIV de Plutarque. Dolabella a prévenu secrètement la reine que, dans trois jours, elle serait menée à Rome pour le triomphe. Elle se décide à mourir avec Eras et Charmion, mais, auparavant, adresse un dernier salut aux cendres d'Antoine. Le beau monologue en alexandrins :

Antoine, o cher Antoine, Antoine, ma moitié.....

est une traduction légèrement amplifiée de l'adieu rapporté par Plutarque (84, 2-4). Les humanistes du temps, écrivant de véritables traductions, Sébillet dans sa version d'*Iphigénie à Aulis*, Bochetel dans celle d'*Hécube*, amplifient autant et plus que Jodelle adaptant Plutarque.

Enfin, le récit que fait Proculée de la mort de Cléopâtre, au cinquième acte, est celui de Plutarque 85, 2-3.

On le voit : la tragédie de Jodelle doit à la *Vie d'Antoine* tout ce qui lui donne sa vie. Jodelle garde le mérite d'avoir choisi les détails avec une remarquable intelligence et de leur avoir donné un commentaire lyrique qui n'est pas sans beauté. Les chœurs sont imités de Sénèque, auquel le style et la technique du dialogue doivent du reste beaucoup. Même dans les chœurs, l'influence de Plutarque reste sensible. A la fin du deuxième acte, au milieu de considérations sur l'inconstance de la fortune, sur l'erreur que l'homme commettrait s'il se croyait sûr de son bonheur, on trouve ce couple de strophe et antistrophe :

Elle qui, orgueilleuse,
Le nom d'Isis portoit,
Qui de blancheur pompeuse
Richement se vestoit
Comme Isis, l'ancienne
Deesse egyptienne,

Ore, presque en chemise,
Qu'elle va déchirant,
Pleurant, aux pieds s'est mise

De son César, tirant,
De l'estomac debile
Sa requeste inutile.

Le rapprochement est fait de deux passages de la *Vie d'Antoine* : Κλεοπάτρα... στολήν ἱερὰν Ἴσιδος ἐλάμβανε καὶ νέα Ἴσις ἐχρημάτιζε (44, 6) et εἰσιόντι αὐτῷ [Καίσαρι Κλεοπάτρα] μονοχίτων ἀναπηδήσασα προσπίπτει (83, 1). La juxtaposition seule est de Jodelle qui aurait difficilement pu trouver un exemple plus frappant pour illustrer son idée des vicissitudes du sort. En revanche on se demande comment des auditeurs non prévenus ont pu comprendre le chœur suivant, développement d'une phrase de Plutarque, 80, 1.

Arius, de ceste ville,
Que ceste ardeur inutile
N'avoit jamais retenu,
Ce philosophe chenu
Qui depressoit toute pompe
Dont ceste ville se trompe,
Durant nostre grand douleur
A receu le bien et l'heur.
Cesar, faisant son entrée,
A la sagesse monstrée
L'heur et la felicité,
La raison, la verité,
Qu'auroit en soy ce bon maistre,
Le faisant mesme à sa dextre
Costoyer, pour estre à nous,
Comme un miracle entre tous.

« pareille aux dez est notre chance humaine » dira Seleuque pour conclure. Prendre comme exemple les honneurs rendus par César à Arius est une idée un peu étrange. De tous les passages imités de Plutarque, c'est le seul qui ne fasse pas corps avec l'ensemble.

*
* *

Cette étude conduira peut-être à modifier l'idée que l'on se fait généralement de Jodelle. Au lieu d'un improvisateur de talent, on entrevoit un humaniste minutieux et bien

informé qui lit un texte de près et s'en écarte le moins possible.

Pour mesurer la valeur de son sens historique, il faut comparer sa *Cléopâtre* au *Marc-Antoine* de Robert Garnier. Celui-ci, dans l'argument de sa tragédie, cite Plutarque et Dion Cassius. On voit mal ce qu'il pourrait avoir emprunté à Dion, si ce n'est peut-être le thème des avances trompeuses qu'Octave fait à Cléopâtre et qui éveillent la jalousie d'Antoine, si ce n'est aussi l'importance donnée à la reddition de Péluse :

La bataille d'Actie et Peluse assiégée
Perdus par sa faute....

Plutarque n'accuse pas formellement Cléopâtre d'avoir fait rendre Péluse, tandis que Dion parle longuement de cette reddition dont il rend la reine responsable.

Au surplus, Garnier paraît surtout désireux de renouveler le sujet que Jodelle avait traité 26 ans auparavant. Jodelle avait évoqué le philosophe Arius, Jodelle met en scène Philostrate. Chez Jodelle, c'est Agrippa qui excite Octavian à faire justice en châtiant Marc-Antoine. Garnier refait le dialogue de Néron et Sénèque dans *Octavie*, en mettant la cruauté de Néron dans la bouche de César, la modération de Sénèque dans la bouche d'Agrippa. Jodelle prend comme comparses Proculée du côté de César, Seleuque du côté de Cléopâtre. Garnier met près de Cléopâtre un secrétaire Diomède qu'il emprunte à Plutarque et un « gouverneur des enfans », Euphron, qu'il invente probablement de toutes pièces. Antoine a un ami, Lucile, mentionné dans la *Vie de Brutus*, et un fidèle, Dircet, le doryphore Dercétaios mentionné une seule fois par Plutarque (78, 1) et inconnu par ailleurs. Et, lorsque Garnier emprunte quelque chose à Plutarque, il s'efforce d'aller aux passages que Jodelle n'a pas utilisés.

Le sens historique que Jodelle possède à un si haut degré, Garnier en est à peu près dépourvu. Les enfans de Cléo-

pâtre, qu'il met en scène, paraissent avoir l'âge des enfants de Médée ou d'Alceste. Il est incapable d'insérer un détail dans un contexte qui le mette en valeur. Lorsque Marc-Antoine s'accuse lui-même, il dit :

adonc te prend envie
D'assiéger la grand'Phraate, honneur de la Medie ;
Tu campes à ses murs, que tu assaus sans fruit,
Pour n'y avoir (malheur) tes machines conduit.

Cela est dénué d'intérêt parce que le poète oublie de dire que, si Marc-Antoine a laissé ses machines en arrière, c'est dans sa hâte à terminer la campagne au plus tôt pour aller revoir Cléopâtre. Celle-ci, à l'acte suivant, s'accuse à son tour, et dit :

Antoine...
Ne vouloit que j'entrasse en mes navires creux,...
... Las, que l'eussé-je creu l tout l'empire romain
Maintenant, maintenant, ployroit sous nostre main :
Tout nous obeiroit, les vagabonds Sarmates,
Les Germains redoutez, les sagetaires Parthes,
Les Numides errans, les Bretons reculez.

L'entassement des détails est à la manière de Sénèque. Jodelle aussi amplifie de cette façon, mais jamais *lorsqu'il s'agit d'un fait historique*, et il avait l'esprit trop juste pour écrire sérieusement qu'Antoine vainqueur à Actium dominerait par là même les Sarmates et les Bretons. Tucker Brooke mentionnant le *Marc-Antoine* de Garnier traduit en vers anglais, en 1590, par la comtesse de Pembroke, dit que cette œuvre « became the progenitor of a school, Senecan in form, Plutarchan largely in subject matter ». L'influence de Sénèque et celle de Plutarque se sont exercées sur Jodelle autant que sur Garnier, mais sur Jodelle elles restent séparées. Lorsqu'il parle d'un fait historique, il évite tout gonflement, toute exagération. Cela le distingue de Garnier.

Il suffit de lire *Antony and Cleopatra* pour voir de combien Shakespeare a dépassé ses devanciers, ce qu'il a tiré par exemple du personnage de Dercetas, qui n'est qu'un nom

chez Plutarque, un narrateur chez Garnier et qui, chez lui, paraît en présence d'Octave, chargé du fardeau trop lourd qu'est l'épée d'Antoine. Je ferai une seule remarque sur le texte de Shakespeare : Jodelle et Garnier ont évité de prendre parti devant les explications proposées par Plutarque sur la façon dont Cléopâtre s'est donné la mort. Shakespeare adopte la version du serpent venimeux, amené dans une corbeille de figues par un paysan dont il fait une figure presque burlesque. Il ne semble pas qu'avant lui l'histoire de l'aspic ait prévalu : est-ce lui qui l'a rendue populaire ?

*
* *

Revenons à Jodelle. Sa *Cleopatre* est antérieure de 7 ans à la première édition d'Amyot. Jodelle a pu lire la *Vie d'Antoine* en traduction latine. Mais il a été l'élève de Dorat et rien n'empêche de penser qu'il a lu le texte en grec. Il n'est pas aisé d'en décider. Les passages où Jodelle n'a pas compris sa source s'éclairent tantôt mieux par la comparaison avec le grec tantôt mieux par la comparaison avec le latin. Ἄρταουάσδης et Ἐίρας se transcrivent en latin *Artavasdes* et *Eras*, chez Jodelle *Artavade* et *Eras* ; Amyot transcrit *Artabaze* (probablement à cause de la graphie donnée dans la *Comparaison avec Démétrius*, 5, 2) et *Iras*.

Il est également impossible de savoir si Jodelle a connu ou non la vieille traduction manuscrite que Sturel a retrouvée à la Bibliothèque Nationale : *La vie et les faicts de Marc-Antoine le triumvir et de sa mye Cleopatra translatees de l'historian Plutarque pour Madame Françoise de Fouez dame de Chateaubriand*¹. Sturel place cette version entre 1509 et

1. Ms fr. 1398. Cf. Sturel, *Jacques Amyot*, p. 14. En 1552, outre cette version restée manuscrite, il existait des *Vies parallèles* les traductions françaises que voici :

de Bourgouyn, les vies de *Pompée, Cicéron et Scipion*, trad. sur le latin avant 1512 et restées manuscrites ;

de Chandon, les vies de *Marcellus, Pyrrhus, Agésilas et Alexandre*,

1537, plus probablement entre 1519 et 1527, époque où Françoise de Foix fut en faveur. L'auteur est resté inconnu ; le travail, fait sur le latin, est bien mauvais. Sturel croit cependant que l'ouvrage était encore lu à la cour à la fin du règne de François 1^{er} et que ce serait pour lui donner son pendant qu'Amyot aurait traduit d'abord la *Vie de Démétrius*, parallèle de celle d'Antoine. Je n'ai pas lu cette vieille traduction, mais il est impossible de n'être pas frappé par le libellé de son titre qui annonce à lui seul toute l'interprétation romanesque qui sera donnée à l'histoire d'Antoine.

Cette interprétation romanesque, on ne peut pas dire que Jodelle l'ait poussée trop loin. Garnier insiste lourdement sur le caractère coupable des amours d'Antoine. Jodelle moralise infiniment moins. Il fera bien dire à l'ombre du héros :

... pour punir ce crime horriblement infame,
D'avoir banny les miens et rejezté ma femme,
Les dieux ont à mon chef la vengeance avancée,
Et dessus moy l'horreur de leurs bras elancée,
Dont la saincte equité, bien qu'elle soit tardive,
Ayant les pieds de laine. elle n'est point oisive,...

mais il est trop nourri de Plutarque pour se complaire à ces considérations. L'idée dominante de la tragédie, c'est que la bonne fortune ne dure pas. Un chœur affirme que c'est le vice qui met fin au bonheur (fin du premier acte), un autre, que c'est l'orgueil (fin du deuxième acte) ; la phrase de Seleuque

Pareille aux dez est nostre chance humaine,

celle de Proculée

O qu'incertain est l'ordre de là haut,

trad. sur le grec entre 1542 et 1547, également manuscrites ;
les vies de *Thésée, Romulus, Lycurgue et Numa*, trad. sur le grec
par Lazare de Baïf et perdues ;

les vies de *Thémistocle, Camille, Périclès, Fabius, Alcibiade, Coriolan, Timoléon et Paul-Émile*, trad. par Georges de Selve, imprimées
en 1542 et réimprimées en 1548.

sont moins proches du sentiment chrétien de la justice immanente que de l'angoisse des anciens devant les caprices du sort. Dans l'article que je citais en commençant, M. Lanson rappelle que la tragédie, au xvi^e siècle, est écrite essentiellement pour illustrer la fragilité des choses humaines et il donne comme exemple le succès du sujet d'*Hécube*. Hécube est malheureuse sans avoir été coupable. L'enseignement essentiel de son histoire c'est *ne quis fortunae magnae nimium confidat*. Jodelle comprend de la même manière la destinée de Cléopâtre : Plutarque l'achemine à l'intelligence du tragique tel que le comprenaient les anciens. On saisit donc dans *Cleopatre captive* le lien qui unit les deux articles de la poétique humaniste sur la tragédie à sa renaissance : c'est parce que le sujet est emprunté à l'histoire qu'il donne une idée frappante de la fragilité du bonheur. La réalité seule est capable de nous offrir des malheurs assez grands pour nous émouvoir.

Marie DELCOURT.
